Cahiers de recherches médiévales

Journal of medieval studies

12 spécial | 2005

Une ville, une destinée : Orléans et Jeanne d'Arc

Le temps de la certitude

La mission de Jeanne d'Arc d'après quelques témoignages du procès en nullité

Françoise Michaud-Fréjaville

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/crm/735>

DOI : 10.4000/crm.735

ISSN : 1955-2424

Éditeur

Honoré Champion

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2005

Pagination : 223-229

ISSN : 1272-9752

Référence électronique

Françoise Michaud-Fréjaville, « Le temps de la certitude », *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], 12 spécial | 2005, mis en ligne le 28 juin 2008, consulté le 15 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/crm/735> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.735>

Tous droits réservés

Le temps de la certitude : la mission de Jeanne d’Arc d’après quelques témoignages du procès en nullité

L’autobiographie est sans doute la source la plus directe qui permette de comprendre par l’intérieur la façon dont un individu appréhende le temps, celui qui le concerne en propre, non celui que lui imposent un calendrier extérieur, un cadre juridique ou poétique, une question d’autrui. Malheureusement, ce type d’expression est rare au Moyen Âge, et les quelques textes (Guibert de Nogent, Philippe de Novare, Joinville et autres) sont en quelque sorte des isolats entre lesquels les comparaisons peuvent se révéler hasardeuses.

Si l’on met à part les ouvrages historiques ou historiographiques, les renseignements les plus cohérents proviennent des sources judiciaires. « Les juges dominaient le problème du temps », reconnaissait F. Autrand en analysant les registres du Parlement de Paris¹. Et le fait que deux communications historiques d’un colloque sur le temps trouvent leur matière dans les enquêtes judiciaires semble bien indiquer, s’il fallait le prouver, que les archives des procédures peuvent encore alimenter des recherches².

Les éditions des procès concernant Jeanne d’Arc ont offert depuis un siècle et demi une riche matière, dont on s’aperçoit qu’elle est véritablement loin d’être épuisée. Cependant si bien des choses restent à trouver dans les questions et les réponses du procès de condamnation, c’est le second procès, dit de réhabilitation (ou plus exactement en « nullité de la condamnation »), qui commence à être l’objet d’une série d’études attentives³. L’intérêt de ce texte pour notre sujet sur le temps vient de la série des interrogatoires des témoins qui ont vu ou connu la Pucelle, et qui, rassemblant leurs souvenirs, livrent au scribe un ensemble de faits vieux de près d’une génération.

Un dossier à manier avec prudence

La nature des textes qui seront évoqués ici est à définir d’emblée, elle est celle d’un procès médiéval obéissant à un but précis, qui n’est pas de savoir une vérité tout entière, mais qui vise à « ce que soit proclamée l’absolution et l’innocence de feu Jeanne d’Arc, dite la Pucelle »⁴. En cela la procédure se rapproche davantage

¹F. Autrand, « Les dates, la mémoire et les juges », dans *Le métier d’historien au Moyen Âge*, dir. B. Guenée, Paris, Publications de la Sorbonne, 1977, p. 157-182 (p. 157).

²P. Racine, « À propos du temps dans les procès (XII^e-XIII^e siècles) », dans *Il tempo vissuto, percezione, impiego, rappresentazione*, (Gargano, 1985), Milan, 1988, p. 63-65.

³V. Hazebrouck, *Le statut de la prophétie dans l’Église du XV^e siècle, d’après le procès de réhabilitation de Jeanne d’Arc*, Mémoire de maîtrise de l’Univ. de Paris X-Nanterre, 1990.

⁴P. Duparc, *Procès en nullité de la condamnation de Jeanne d’Arc*, Paris, S.H.F., 1983, t. III (traduction), p. 104, et t. V (étude juridique du procès), Paris, 1988, p. 12. Cette édition sera référencée désormais *Procès en nullité*.

des procès de canonisation que des interrogatoires d'affaires criminelles⁵. Les questions posées seront donc celles qui devaient permettre d'affirmer la catholicité de Jeanne et de ses parents, de laver la jeune fille de tout soupçon d'hérésie. Peu important, en réalité, aux enquêteurs la devise de l'étendard et la nudité de saint Michel. Les cent un articles du procureur de la famille et du promoteur du procès portent essentiellement sur les vices de forme et de fond du procès de condamnation. Mais au détour des questions apparaissent la vie et la carrière de la Pucelle depuis son enfance de paysanne aisée jusqu'à sa mort infamante. Les cent seize témoins qui furent interrogés en Lorraine, à Orléans, Paris, Rouen et Lyon, entre le 28 janvier et le 28 mai 1456, ont donc grandement aidé les historiens à broder presque à l'infini sur les heurs et malheurs de leur héroïne.

Ce texte est à aborder avec un certain nombre de précautions, celles que l'historien prend pour tout texte savant qui prétend transmettre la parole d'autrui. La méfiance doit être la même que pour les lettres de rémission, et les confessions de criminels⁶. Ici, pas d'enregistrement mais une réécriture au style indirect : « Interrogé s'il croit vraiment que Jeanne fut envoyée par Dieu [...] Répond croire que Jeanne fut envoyée par Dieu »⁷, et une rédaction en latin avec quelques rares incises en français : *audiebat unam vocam dicentem sibi* « fille Dé, va, va, va, je serai à ton aide »⁸. L'unique transcription entièrement en français, celle du témoignage de Jean d'Aulon, commence, elle aussi, chacun de ses paragraphes par « dit que ». La parole du témoin est donc masquée par l'écriture du clerc, si honnête soit ce dernier. Dans ce type de document, les nuances propres à chaque personne interrogée sont, de plus, irrémédiablement supprimées quand apparaît la formule « dit comme dessus », expression renvoyant les témoins considérés parfois, mais pas toujours, comme secondaires⁹ à des discours peut-être en effet davantage élaborés, mais aussi en gé-

⁵J. Paul, « Expression et perception du temps d'après l'enquête sur les miracles de Louis d'Anjou », dans *Temps, mémoire, tradition au Moyen Âge*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1983, p. 21-41.

⁶M. Langlois et Y. Lanhers, *Confessions et jugements de criminels au parlement de Paris (1319-1350)*, Paris, 1971. Ces confessions « présentent un état plus ou moins élaboré par rapport au plumeau d'instruction » (p. 14) et à la différence – fondamentale – des témoignages qui nous intéressent, furent obtenues parfois par la violence *post questiones* !

⁷*Procès en nullité*, t. IV, p. 2, (le sire comte de Dunois.)

⁸*Ibid.*, t. I, p. 323 : déposition de Dunois. On peut également citer cet autre texte « farci » : *cui Johanne quidam vocatus* « le Bastard de Granville », *dixit plures injuriae, querendo ab eadem Johanna si vellet quod se redderent uni mulieri, vocando Gallicos cum eadem Johanna existentes* « maquereaux mescreans » (*ibid.*, p. 364, Louis de Couttes) ; trad. : « à laquelle Jeanne, un nommé le bâtard de Granville adressa plusieurs injures, en demandant à ladite Jeanne si elle voulait qu'ils se rendent à une femme, et appelant les Français qui étaient avec Jeanne maquereaux mécréants ».

⁹On ne saurait dire que Raoul de Gaucourt ait été un compagnon obscur, mais son témoignage est sans cesse confronté à celui de Dunois : le déposant est en accord (*conformiter*) avec le dit sire de Dunois. Il a déposé de la même manière (*concordat dictus deponens cum prefato domino*) et de la même façon que ledit sire de Dunois. Il est également d'accord sur tout ce qui est relatif au passage du roi (*Similiter per omnia concordat*) : *Procès en nullité*, t. I, p. 327, texte latin, t. IV, p. 12, traduction. Alors que l'historien enrage de ne pouvoir prendre la mesure des différences, des ressemblances et des nuances entre les deux discours.

néral prêtés aux plus élevés dans la hiérarchie des compagnons de Jeanne. De toute façon, les clercs enregistreurs ont leurs habitudes de style, de vocabulaire, qui s'ajoutent au « mimétisme », déjà souligné pour d'autres documents de procédure¹⁰. Dans ce domaine de la personnalité propre du langage latin de chaque scribe, des analyses lexicologiques de ces textes pourraient sans doute apporter des éléments neufs¹¹ qui ne seraient en rien, par ailleurs, une mise en doute de la sincérité des témoignages.

Ce dernier point mérite pourtant qu'on s'y arrête un instant. Le propos de ce travail est la mesure du temps. Ce temps est éminemment subjectif : les témoins appelés à parler de Jeanne savent parfaitement comment les choses se sont terminées, ils savent également ce qu'attend d'eux le pouvoir qui a autorisé la famille de la Pucelle à engager le procès en nullité de la condamnation. Les témoins les plus diserts, selon les retranscriptions des notaires, sont comme par hasard les déposants qui comprennent davantage l'enjeu politique et royal de l'affirmation de l'orthodoxie parfaite de celle qui mena Charles VII à Reims que les conséquences proprement familiales d'une réhabilitation. La conscience et la connaissance de l'évolution politique du quart de siècle, qui fit du « roi de Bourges » de 1429 ce Charles VII le Victorieux qu'*in solido rursus Fortuna locavit*¹², ont pu modifier les souvenirs des principaux témoins de la carrière militaire de Jeanne d'Arc. Cette hypothèse doit toujours rester présente à l'esprit des lecteurs de notre époque, c'est pourquoi l'étude que nous allons faire maintenant de quelques témoignages essaie de montrer si le temps de la rencontre avec Jeanne est un temps « retrouvé » ou un temps définitivement modifié par le double jeu des témoins et des scribes.

Le tourbillon ou le témoignage de Jean d'Aulon

Le « témoin insigne » selon René Fédou, fut « l'ange gardien consciencieux autant que compagnon sans reproche » de Jeanne¹³, qu'il escorta sur l'ordre du roi, depuis Chinon « par l'espace d'un an entier ». La déposition de Jean d'Aulon, devenu sénéchal de Beaucaire et capitaine de Pierre-Scise, est la seule en langue vulgaire du procès, et peut-être pour cela la moins modifiée par la rédaction des tabellions. L'affection, le respect, la confiance qui se manifestent de façon constante, malgré la

---

¹⁰J. Paul, art. cit., p. 23 ; F. Franceschi, « Mémoires et classes sociales, Florence au début du XV^e siècle », *Annales ESC*, 1990, n° 5, p. 1143-1167 : « Le passage de la langue vulgaire au latin est une transposition spéciale, remplie d'imitations syntaxiques et de calques lexicaux » (p. 1147).

¹¹Il semble que le problème des différentes « mains », qui sont aussi des têtes, serait également à étudier, au-delà des abréviations et de la lisibilité, dans le texte remarquablement publié par Françoise Gasparri, *Crimes et châtimement en Provence au temps du roi René, procédure criminelle au XV^e siècle*, Paris, 1989.

¹²Citation de Virgile : « [Celui que] la Fortune a remis en lieu sûr » (*Enéide*, XI, 425-427), péroration de l'*Histoire de Charles VII* de Tomas Basin (*Histoire de Charles VII*, éd. Ch. Samaran, Paris, 1965, t. II, p. 310).

¹³R. Fédou, « Jeanne d'Arc, vue de Lyon », dans *Horizons marins, itinéraires spirituels (V^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1987, t. I, p. 51.

rude retombée sur terre que les quarante neuf « dit que » introduisant les paragraphes infligent au lecteur, donnent à ces pages une grande valeur émotionnelle¹⁴.

L'élan du texte vient aussi d'autre chose : quelle qu'ait pu être la part du scribe dans l'élaboration du discours, le notaire lui-même a été, me semble-t-il, entraîné par la flamme du conteur. Le dernier tiers du texte se précipite, la plume du scribe Huguenin Bellièvre a du mal à suivre. Elle note fébrilement : « et dit il qui parle [...], dit aussi [...], dit encore que [...], et dit que [...], et il dit il qui parle [...], dit oultre [...], dit plus [...], dit encore plus [...], et ainsi l'a dit et déposé comme dessus est escript [...] »¹⁵ et s'essouffle derrière les flots du souvenir.

La rapidité, de fait, apparaît dans l'ensemble du témoignage. À partir du moment où la Pucelle entre dans la vie de Jean d'Aulon – moment qu'il indique non par l'année mais par le laps de temps qui s'est écoulé : « vingt-huit ans a, ou environ », ce qui est faux en soi et pourtant remarquable en ce que le chiffre suppose un calcul préalable et donc une réflexion *a priori* sur ce qui pouvait être bon à dire et bon à cacher sur la vie, les mœurs, conversation et gestes de la Pucelle¹⁶ – on voit peu à peu la parole du sénéchal adopter le rythme de l'épopée.

Le récit de l'annonce de l'arrivée de Jeanne à Chinon, des délibérations du conseil du roi où déposèrent les maîtres en théologie et les juristes de Poitiers, où se fit le rapport de la reine de Sicile, où fut décidé l'envoi de l'armée vers Orléans, garde la concision et la sérénité du témoin « sans amour, faveur, hayne ou subornacion ». Tout change à partir du moment où l'expédition s'ébranla. Est-ce un tic de langage du déposant ? Est-ce une interprétation du notaire ? Apparaît alors l'adverbe « incontinent » (immédiatement, sans délai) qui scande tout le récit de la libération d'Orléans et de la prise de Saint-Pierre-le-Moutier. Le terme est plus de quatorze fois répété au long des vingt-huit paragraphes du témoignage proprement militaire¹⁷. La précipitation des événements est redoublée par l'utilisation conjointe des expressions « tantost, lors, ainsi que, de ce pas, ce faisant, sur quoy, adonc », qui parsèment la narration et sont toutes des façons d'évoquer la rapide succession des faits. La respiration de Jean d'Aulon, au fur et à mesure de l'allongement des paragraphes, se manifeste par la répétition de ces chevilles que le scribe, me semble-t-il, a saisies au vol.

Rapidité, fulgurance, victoires, le témoignage s'arrête de raconter l'Histoire quand le temps s'étire dans l'attente, dans les attermoissements, dans les défaites. Entre mai 1429 et mai 1430, il ne veut connaître que les élans de celle qui le réveille à l'instant où il s'endort, n'attend pas qu'il soit à son tour harnaché pour filer dans la rue, faire descendre en vitesse un page de son cheval, « tirer droit » vers le bruit de la bataille, et y arriver avant même que son « garde » ait pu s'enquérir du lieu de sa destination : « incontinent, il qui parle suyvit la dite Pucelle ; mais si tost ne sceut

¹⁴*Procès en nullité*, t. I, p. 474-487.

¹⁵*Ibid.*, t. I, p. 484-487.

¹⁶Ce sont les termes utilisés par Jean des Prés, vice-inquisiteur chargé par l'archevêque de Reims, Jouvenel des Ursins, de recevoir le témoignage du sénéchal de Beaucaire : (*quod*) *de ejusdem Johanne vita, moribus, conversatione et gestis deponeret*.

¹⁷*Procès en nullité*, t. I, de la p. 477 : « dit que incontinent après se mist à chemin », à la p. 485 : « car incontinent la dicte ville [Saint-Pierre-le-Moûtier] fut prise d'assault, sans y trouver pour lors trop grant résistance ».

aller qu'elle ne feust ja a icelle porte »¹⁸. L'économie de ces formules est un art fort subtil qui touche à la poésie. Mais Jean d'Aulon, sans doute initié aux jeux de l'esprit par l'éducation normale d'un jeune noble languedocien, va bien au-delà de l'expression mondaine en utilisant de façon naturelle les ressources de sa science du dire pour suggérer au vice-inquisiteur que la spontanéité, la vitesse, l'élan de Jeanne sont l'œuvre de Dieu. L'ultime victoire évoquée, celle de Saint-Pierre-le-Moûtier, est tout naturellement suivie de l'affirmation de l'inspiration divine : « il estoit impossible a une si jeune Pucelle faire telles œuvres sans le vouloir et conduite de nostre Seigneur »¹⁹. Car en ce dernier épisode glorieux, Dieu est le maître de l'événement : c'est lui qui a donné la cadence à l'aventure, c'est lui qui fait « voir » à Jeanne les cinquante mille gens d'armes qu'elle sent derrière elle, alors que le pauvre d'Aulon, blessé et prêt à la retraite, n'en compte guère plus que quatre à cinq ; c'est Dieu qui aide à dresser le pont de fagots et de branches en travers du fossé de Saint-Pierre-le-Moûtier. Et sidéré, notre brave éclopé assista « tout émerveillé » à la prise « incontinent » d'une place devant laquelle s'était brisé un assaut précédent.

Le temps du compagnonnage a laissé à ce témoin privilégié des souvenirs précis, et souvent fort bien ordonnés dans la chronologie des opérations successives, mais ce déroulement historique a été en quelque sorte transcendé par la vitalité guerrière de l'héroïne. Tout fut entraîné au pas de charge vers les victoires, le temps subit une accélération, dont un quart de siècle plus tard Jean d'Aulon a admirablement su rendre compte. Son discours est univoque, sans doute, sans question : on lui avait dit d'accompagner cette jeune fille, il l'a fait, l'a équipée, gardée, respectée. Fidèle à son roi, il a rempli sa mission, dépassé visiblement en quelques occasions par l'autorité sans ambages de la Pucelle et c'est dans ces cas-là qu'il n'arrive à transmettre son effarement que par l'accumulation des adverbes de temps. C'est pendant qu'il ne comprend plus grand chose, que Dieu agit par la parole et le bras de Jeanne d'Arc.

De la méfiance à la confiance : les capitaines compagnons

D'une tout autre nature sont les témoignages des capitaines qui dirigeaient l'armée envoyée par le roi Charles pour tenter de débloquer Orléans à la fin d'avril 1429. Tout d'abord ils nous sont transmis en latin, ce qui suppose un travail de transcription, que ce dernier ait été immédiat, lors de l'audition, ou qu'il se soit effectué sur un texte français retravaillé : la part d'interprétation notariale est donc peut-être plus importante que pour le récit précédemment étudié. Ensuite nos témoins sont des grands, voire des princes : le bâtard d'Orléans (1403-1468), devenu comte de Dunois, demi frère du duc d'Orléans et en 1429 seul membre de la famille ducale présent auprès du roi, Raoul de Gaucourt (v. 1374-1462), gouverneur d'Orléans lors du siège (et son page d'alors, Louis de Coutes), enfin le duc Jean II d'Alençon (1409-1476).

Trois témoins principaux, presque trois générations différentes : le duc avait tout juste vingt ans, le bâtard approchait de la trentaine, Raoul de Gaucourt était déjà, à cinquante-cinq ans, aux abords de la vieillesse. Le témoignage de ce dernier

---

¹⁸*Ibid.*, t. I, p. 479.

¹⁹*Ibid.*, p. 485.

est pratiquement escamoté par les enquêteurs, en raison de son très grand âge – il avait, de fait, peut-être dépassé quatre vingt deux ans en 1456 – mais son page me semble assez fidèlement refléter ce qui pouvait se penser et se dire alors dans l'entourage du gouverneur d'Orléans.

Ces témoignages pourtant concordent : il y eut le temps du doute et de l'obéissance bougonne au roi et le temps de la certitude en Jeanne. La flexion n'était pas aussi visible chez Jean d'Aulon, pour lequel la mission donnée par Charles VII semblait correspondre dès l'origine à une totale obéissance aux ordres supérieurs, sans états d'âme.

Bien sûr, sachant ce qui est arrivé par la suite, les témoins ne peuvent dire (si l'on me permet de penser en leur nom dans un langage plus moderne et peu militaire) : « tout d'abord, nous n'étions pas du tout d'accord, nous étions même furieux et vexés de la confiance que le roi accordait à cette fille inconnue, et puis nous avons dû nous rendre à l'évidence » ; néanmoins leur discours permet de voir leur cheminement, de l'hostilité à la confiance.

Voici l'arrivée de Jeanne, ses comparutions devant les docteurs et la reine de Sicile puis le départ pour Orléans : Dunois raconte comment les rumeurs lui parvinrent, comment la Pucelle attendit le verdict royal, comment elle fut envoyée à Blois. Louis de Coutes et le duc d'Alençon rappellent la manière dont elle reçut ses armes et partit avec des compagnons. Jeanne ne prend d'initiative dans leurs récits que de Domrémy à Chinon, après quoi elle suit ce que veut le roi, elle n'est que passive, elle reçoit les armes, elle est avec les soldats et non à leur tête : « Jeanne fut envoyée avec ces hommes d'armes et le roi lui fit faire une armure »²⁰ (Jean d'Alençon) ; « Jeanne alla avec une compagnie. On décida de quitter Blois, Jeanne partit avec la compagnie »²¹ (Louis de Coutes) ; « le roi l'envoya en compagnie du seigneur archevêque de Reims. Tous ensemble avec Jeanne la Pucelle et les hommes d'armes conduisant le ravitaillement »²² (Dunois). Les vrais capitaines mènent le train : les « seigneurs de Rais et de Boussac, maréchaux de France, avec lesquels étaient le seigneur de Culan, amiral de France, la Hire, et le seigneur Ambroise de Loré » (Dunois)²³. Jeanne semble alors davantage un bagage encombrant que le chef de guerre que trop d'histoires, même non hagiographiques, présentent. Et le duc d'Alençon note, sans insister certes, qu'il n'a pas, pour sa part, accompagné l'armée royale à Orléans, mais l'a rejointe, après la levée du siège²⁴.

Et puis vint la main de Dieu. Tout à trac et fort ingénument, Dunois avoue, en une brève phrase, son retournement : le signe est descendu du ciel, c'est le changement de vent subit²⁵, relevé également par Gaucourt²⁶, un souffle qui gonfle « immédiatement », *subiter*, les voiles et permet la traversée de la Loire. « Dès lors le

²⁰*Ibid.*, p. 382 : *cum quibus armatis ipsa Johanna fuit missa.*

²¹*Ibid.*, p. 362.

²²*Ibid.*, p. 318 : *omnes insimul cum armatis conducentibus victualia et Johanna velle, venterunt.*

²³*Ibid.*

²⁴*Ibid.*, p. 383.

²⁵*Ibid.*, p. 319 : *statim et quasi in momento.*

²⁶*Ibid.*, p. 327 : *Dicit ultra dictus deponens conformiter ad [dominum] Dunensem, et de mutatione venti contrari*

déposant eut grand confiance en Jeanne, plus qu'auparavant » – *bonam spem de ea, et plus quam ante* – reconnaît-il sans fard.

À partir de cet instant, dans ces dépositions, la Pucelle prend et garde l'initiative : de passive, ralentie, entourée et même entravée, elle devient active, seule en tête et intrépide : le « secours du roi des cieux » paraît dès lors possible aux capitaines, l'inspiration divine s'est manifestée avec évidence, pour un temps du moins, celui qui s'écoula de l'entrée dans Orléans jusqu'au sacre de Reims. Le temps de la certitude est bien venu, la certitude du miracle, car nos chevaliers, combattants professionnels – Dunois le premier – renâclent à voir en Jeanne d'Arc un stratège au féminin. Il est certes nécessaire d'affirmer que Dieu a envoyé Jeanne pour laver celle-ci de l'accusation d'hérésie qui rejaillissait sur le roi, mais la main du Seigneur est aussi bien commode pour revaloriser les chefs de guerre. Ces capitaines ne se sont pas fait damer le pion par une pauvre femme²⁷ mais par la stratégie divine. Il n'était donc pas étonnant que Jeanne et Dieu aient réussi là où tant de valeureux spécialistes avaient échoué. Alors, le Bâtard pouvait affirmer sans honte que « Jeanne fut envoyée par Dieu, et [que] ses faits de guerre venaient d'une inspiration divine plutôt que d'un talent humain »²⁸.

Du talent, les témoins du temps passé qui devaient servir au temps présent de leur déposition (que l'on me pardonne ce plagiat) en ont certes montré tout au long de l'enquête dite de réhabilitation. Autant que le souvenir précis des menus faits et le service de causes on ne peut plus honorables, celle du roi et celle de Jeanne, ils ont réussi, au-delà de la médiation notariale et la lourdeur procédurière, à faire parvenir jusqu'à nous un peu de leur personnalité, pour nous, bien humaine.

---

²⁷Jeanne s'était présentée à Chinon *sicut paupercula bergereta* (« telle une pauvre bergère »), selon la formule de Raoul de Gaucourt, appelée à une fortune historiographique et iconographique certaine.

²⁸*Procès en nullité*, t. I, p. 317.